

Histoire d'une amitié

Au cours de l'été 1976, un ami m'étonna en me posant cette question :

*Si un jour tu vois
Qu'une pierre te sourit,*

Iras-tu le dire ?

Il m'apprit qu'il s'agissait d'un poème de Guillevic, et il me recommanda de lire ce poète. A la rentrée, je trouvai en bibliothèque les livres de Guillevic et il devint mon poète contemporain préféré.

Sept ans plus tard, je fus invité à la première de *Mère Courage*, pièce de Brecht traduite par Guillevic. Je vis que le poète était dans la salle avec son épouse Lucie. A l'entracte, j'allai lui parler et il me suggéra de lui écrire.

Quand j'écoute André Breton raconter sa première visite à Paul Valéry, je me revois moi-même me rendre avec émotion chez Guillevic. Je ressentais à la fois une culpabilité de risquer de déranger un homme connu, et une nécessité. Porte cochère, cour, escalier, sonnette... Il m'ouvrit la porte lui-même et me fit entrer dans son bureau, vraie taverne de livres et nid douillet pour la conversation.

Il s'ensuivit quatorze années de visites assidues, en tête-à-tête, hors de toutes mondanités et relations littéraires. A peine assistai-je à quelques lectures publiques et une fois à une réception de l'académie Mallarmé que Guillevic présidait.

Notre amitié se développa lentement. Quand je lui téléphonais, je l'obtenais directement et il acceptait toujours de me voir. Il m'accueillait et conversait au gré de mes questions. Il ne s'impatiait jamais, même si je l'interrogeais sur des points auxquels il avait déjà répondu dans des livres d'entretiens comme *Vivre en poésie*. J'aimais tout particulièrement qu'il me parle de son amitié avec Eluard, et de ses rencontres avec Paul Valéry. Qu'il ait connu Valéry me fascinait !

Pour les idées, en aucune manière, il ne cherchait à me convaincre de quoi que ce soit. Il faut dire que nous étions d'accord sur tout : sans croyances, sans idéologies, de gauche, l'important nous semblait être la réalisation du poème. Je lui montrais parfois mes tentatives, il me conseillait de « creuser ».

Ma crainte était d'abuser de son temps. Il lui arrivait de se plaindre des contraintes de la célébrité, du courrier trop abondant, des sollicitations.

L'*Art poétique* fut pour moi un évènement. Ce livre me sembla dépasser tous les autres. Comme nous étions en 1989, année du bicentenaire, je dis à Guillevic qu'il avait fait sa révolution avec ce poème. Il acquiesça en riant. Cet *Art poétique* est exactement le reflet de sa démarche : il n'y a pas de recette en poésie, chacun doit chercher patiemment sa voie.

La sortie du recueil *Maintenant*, en 1994, me combla. Je dis à Guillevic qu'à mon sens, c'était son chef-d'oeuvre et, pour la première fois, j'osai lui proposer d'enregistrer nos propos.

Ce fut en 1996 que j'eus l'idée de prendre un pseudonyme que je trouvai en adoptant le prénom de Guillevic et celui de Tournier, l'auteur du roman *Vendredi ou les limbes du Pacifique*.

Dans cette dernière année de l'existence de Guillevic, notre amitié devint réellement fraternelle. Ayant la chance de travailler à proximité de leur domicile, je pus voir Lucie et son époux fréquemment. L'hiver fut difficile. Calme et courageux, lucide jusqu'aux derniers jours, Guillevic mourut le 19 mars 1997, la veille du printemps... et de mon anniversaire.

Un maître transmet à la fois une méthode et une nécessité. Ces deux éléments sont inséparables. Guillevic n'écrivait rien qui ne fût porté par une pensée. Le poème est le fruit d'une volonté, il s'agit d'analyser le plus précisément ce que l'on ressent pour l'exprimer. Guillevic se concentrait pour écouter les thèmes et les mots qui montaient en lui. Chaque poème ou quanta était ensuite lu à haute voix afin de vérifier s'il contenait une surprise et un rythme.

La précision de l'expression a pour corollaire la concision. Le poème est un petit drame, un spectacle où quelqu'un gagne. C'est la victoire du poète sur le néant et la souffrance, accompagnée d'une célébration de la relation avec le monde. Patiemment, Guillevic fit la conquête d'une félicité artistique.

Il vivait chaque jour avec la volonté du poème. Sa joie était de le « réussir », selon l'expression d'Hölderlin. Il disait qu'il devenait de mauvaise humeur si trop de temps s'écoulait sans qu'il écrive. Guillevic m'a transmis une fête intérieure qui m'accompagne et que j'essaie de partager.

Eugène Michel
10 octobre 2000